

*Une Française juive est revenue*

Lecture par Ginette Kolinka, déportée et témoin

BIRNBAUM (Suzanne), *Une Française juive est revenue*, (document écrit en 1945), Paris, les Éditions du livre français, 1946, 199 p (réed. UDA/FMS, 1989, 2003).

J'ai connu Suzanne à Raguhn ayant été choisie à Bergen-Belsen pour travailler dans cette usine de métallurgie – comme elle j'ai été libérée à Theresienstadt (Terezin).

Dans sa préface lorsque Suzanne Birnbaum écrit “ le devoir des survivants est de témoigner pour que ceux qui n'ont pas vécu cette tragédie soient avertis – la méditent – prennent garde ”, je suis tout à fait d'accord avec ces trois "ordres" sans être certaine du résultat...

Son arrestation n'est pas tout à fait la même que la mienne, mais j'ai également eu un mois à peu près de prison (à Avignon puis aux Baumettes à Marseille) avant l'arrivée à Drancy.

Concernant Drancy, je suis d'accord avec elle, ce n'était pas, tout au moins pour nous, les jeunes, terrible ; les plus âgés avaient une autre opinion, je pense qu'ils devaient se faire du souci, moi, comme les autres jeunes, je ne réalisais pas.

Pour ce qui est des jours, des heures, des dates je les ai apprises par des camarades nouvellement arrivées ou à mon retour en lisant des livres : départ le 13 avril 1944 (convoi 71), arrivée le 16 avril, nous n'avons rien appris quant à la direction, elle parle de Metz.

Etions-nous soixante ? Ou plus dans le wagon ? Pas d'éclairage, cela j'en suis certaine. Des seaux avec de l'eau ? Une citerne pour les besoins, oui, plutôt une tinette.

Je suis d'accord avec ce qu'elle décrit pour l'arrivée – je crois que ce sont les déportés (tenues rayées) qui nous ont fait descendre des wagons, les officiers hurlaient, nous dictaient les ordres.

A propos du déshabillage, j'ai vécu à peu près le même genre de choses, mais pour moi le couloir, c'était une grande salle. Je suis d'accord avec elle, on est nue pour l'enregistrement, le tatouage et le rasage, ensuite il y a la petite salle où l'on nous rase – c'est exact, nous aussi nous avons ri de nous voir sans cheveux, un rire "jaune" très certainement.

Je parle toujours de cette distribution de vêtements, pour nous : ni châle, ni bas, juste une chemise et une robe ou une jupe, ni chiffon, ni chemise, mais on était arrivé en avril. Pour ma part, j'ai eu une chemise et des chaussures.

Je suis d'accord, malgré quelques différences, on a appris tout de suite que nous ne verrions plus ceux de nos familles montés dans les camions, mais pour les sélections dans les Blocks ce fut un peu plus tard.

J'ai connu ce qu'elle décrit, sa première "déroutade" dans le même cas, on ne comprenait pas, mais pour nous, ce fut une soldate.

Page 25, elle explique bien comment celles qui ne connaissaient pas encore la vie concentrationnaire devenaient insensibles.

Quand elle décrit le menu (une tranche de pain, cinq pommes de terre) elle oublie de dire qu'elles étaient tellement cuites qu'il n'y avait que des épluchures et une fois par semaine nous avions droit à une tranche très fine de saucisson (genre boudin).

Je n'ai jamais eu de supplément de nourriture pour avoir été cherché le tonneau de liquide aux cuisines – mais il est vrai que je n'ai jamais été volontaire.

Il est très bien d'avoir dit qu'en quarantaine, dans les Coyas, on bavardait et c'est là que l'on a pu faire quelques connaissances. Les corvées “ il n'y avait jamais de volontaires ”, c'est donc à coups de bâtons qu'on était choisie.

Page 30, elle décrit très bien les appels, toutefois elle oublie de dire que dès que l'on repassait, pour nous compter, il fallait se remettre au garde à vous, bien droite, on se remettait alors comme Suzanne le décrit.

Lisez la page 31, elle décrit bien notre santé, notre saleté mais, dans mon entourage, on ne cherchait pas à se reconforter, on supportait silencieusement, chacun pour soi.

Lisez la page 32, à chaque témoignage, je parle des WC, elle le fait très bien.

Je ne me souviens pas du Trague dans notre Block. Par contre, elle avait de la chance d'avoir un bout de papier ou de chiffon.

Page 33, elle décrit très bien ce que l'on a supporté. En avril, il a fait des journées très froides et en novembre idem. En revanche, je n'ai pas connu, à Birkenau, les grands froids (-20°C -30°C), à Bergen oui.

Page 36, elle fait remarquer que les Françaises étaient mal aimées – elles nous prenaient toutes pour des mondaines. Je me souviens, je travaillais à l'usine avec un Allemand, il essaie d'entrer en conversation : “ Ah ! Paris ! Beaucoup d'amoureux ” ; à 19 ans je n'avais jamais embrassé un jeune homme sur la bouche, mais pour eux Paris était une ville de débauche.

Page 37, “ Block 27 ” : j'ai appris que c'était mon Block mais comme je n'en ai jamais connu d'autres, je ne peux pas faire la différence.

Je n'ai pas vu de rats, mais peut-être y en avait-il.

Lisez bien la page 37 et le début de la page 38, elle décrit bien le départ au travail.

Page 39, elle décrit bien son travail. Je n'étais pas au "marais" mais pour "les pierres", ou "la terre", c'était pareil.

Page 40, lisez bien, les chaussures devaient être propres.

Pages 41-42, elle décrit bien le problème du *Revier*.

Vous voyez “ la chance ” parce qu'elle était à Drancy, avec des docteurs, moi je dis qu'il n'y a que le hasard qui nous a fait revenir.

Pages 48-49, elle décrit bien le *Revier*. Moi, je n'y ai pas été mais mon amie Françoise Maous m'a raconté la même histoire.

Pages 53-54, la façon de soigner les plaies. Page 55, “ l'urine soigne ! ”.

Lisez la fin de la page 58 et le début de la page 59, on m'a déjà parlé de cela (Louise Alcan).

Page 62 : les menus.

Page 63 : le trafic.

Page 66 : le dimanche.

Page 69 : la sélection au *Revier*, on m'a décrit comment cela se passait.

Page 84 : elle va au *Kommando* des pommes de terre, mon amie Jacqueline<sup>1</sup> est avec elle, elles ont eu de la chance.

Pages 87-88 : le troc : avec leurs pommes de terre, on peut en "organiser", elles achètent des vêtements.

Pages 90-91 : elle donne des détails sur le “ Canada ” et les Hongrois, mais elle exagère en disant qu'ils avaient des valises pleines de choses neuves. En revanche, ce qu'elle dit sur la nourriture est exact, on trouvait quelques fois un peu plus de choux dans la soupe, mais a-t-elle été à cette période au “ Canada ”, non alors ? De même, pour le *Sonder* et l'or, il ne faudrait pas dire qu'ils en trouvaient toujours.

Page 92 : les chants dans les *Blocks*, je ne m'en souviens pas, en quarantaine oui, mais

---

<sup>1</sup> Jacqueline Kressler-Rubin, amie de Ginette Kolinka.

après...

Page 93 : moi, je n'ai pas entendu ce bombardement, peut-être étais-je dans le camp mais loin du *Block*.

Page 94 : je n'ai appris la présence de Mala que le jour de sa pendaison<sup>2</sup> – dommage pour moi, peut-être que moi aussi, elle m'aurait aidée.

Je n'ai jamais changé de *Block* (le 27 paraît-il) sauf pour aller chez les galeux.

Page 101 : je n'ai pas connu les lavabos dans les *Blocks* mais ce qu'elle dit pour le rassemblement, oui, c'est très présent.

Page 102 : c'est la première fois que je me trouve mal à la porte de la *Sauna*. Par contre, suis-je passée devant les docteurs ? Il est exact que l'on n'avait aucune idée de ce qu'il allait se passer – d'accord avec elle pour les habits.

Page 103 : je ne me souviens pas de la ration de pain, de margarine et de saucisson, d'accord pour le transport.

Page 104 : elle parle de chemises, de robes mais pas de culottes. Dans mes souvenirs, il n'y avait pas d'Allemands dans le wagon, mais peut-être y en avait-il dessus ?

Page 105 : on a marché, la forêt était très jolie, j'ai cru traverser un village.

Page 107 : moi, je n'ai rien eu car il fallait se bousculer pour obtenir tout cela, or j'étais très faible, j'avais les plaies des jambes infectées.

Nous, on a eu droit aux tentes. Celle où j'ai échoué n'avait ni lit, ni couverture, mais on était beaucoup sous la tente, des milliers. Je me lave dehors mais sans savon, je crois que c'était du chlore, je n'avais pas de serviette, elle a dû arriver avant moi.

Page 108 : c'est le jour de notre arrivée qu'il y a eu la tempête, ma tente n'a pas bougé, mais les autres oui.

Page 109 : je me rappelle du *Block* des Françaises mais pas de lavabos et de WC, ni de lessive. Je suis d'accord avec le reste.

Page 111 : d'accord pour les changements de *Block* mais, pour le reste, le jour de Noël c'était du chou rouge.

Page 113 : le jour de l'An, un petit tonneau a été volé aux cuisines, c'était de l'orge sucrée.

Le 4 février – jour de mon anniversaire – il y eu un appel toute la journée, sous la neige.

Page 113 : je ne me souviens pas de ces détails mais j'ai été choisie pour le travail.

Page 115 : je me rappelle de la chemise à carreaux, que j'ai chipée, et du voyage dans la forêt pour aller aux douches.

Page 117 : je n'ai pas de souvenirs des changements de vêtements, de la nourriture. Dans le wagon, j'ai eu la place le long de la paroi du train.

Page 118 : je n'ai pas de souvenirs de la descente, ni d'être passées une par une du wagon / Raguhn, c'est pour cela que je parle du village, je croyais que c'était Bergen.

---

<sup>2</sup> Il semble d'après le témoignage de Paulette Sarcey repris par Gérard Huber dans son livre *Mala*, Paris, Éd. du Rocher, 2006, 307 p que Mala se tranche les veines du poignet et appelle à la révolte avant d'être emmenée.

Page 118 : pas de souvenirs de ces vêtements.

Page 119 : exact pour les *Blocks* partagés en chambre, les lits par personnes – le poêle – les soldats. Assiettes blanches ? Timbale rouge oui – soldats oui – serviette ? couverture, oui, sur le lit, la nourriture, le pain ; la salle d'eau – il fallait marcher un peu pour aller à l'usine.

Page 119 : d'accord pour l'usine, quant au Belge j'ai correspondu avec lui, mais je ne me souviens plus de son nom.

Page 120 : d'abord, je suis à un établi où je courbe des pièces de métal. Le midi, je ne me rappelle pas de la soupe, mais de la bagarre pour récupérer les ordures des ouvriers.

Page 121 : j'avais mis du pain de côté, mais souvent on me le volait.

Page 123 : je crois que ces robes, on les a reçues en arrivant, chemise ?, culotte ?

Page 124 : je n'ai pas de souvenirs de ces appels, ni de ces discours.

Je n'ai pas de souvenirs des manteaux. Quant à cette histoire de folie, je pensais que c'était à Bergen, mais...

Page 126 : c'était pendant les alertes que l'on parlait avec les Belges et les Français.

Je leur avais demandé du sel. Le Belge m'a fait passer un papier et un crayon pour savoir de quoi on avait besoin. Je lui ai proposé la chemise que j'avais volée en lui disant qu'elle était pleine de poux.

Je situe dans les premiers jours cette bagarre au réfectoire avec les épluchures. A partir de ce moment-là, j'ai, avec la Hongroise, reçu de notre compagnon, un petit casse-croûte tous les matins.

Page 130 : je me souviens.

Page 131 : Marceline Loridan-Rosenberg était une des deux dans le cercueil.

Je n'ai pas essayé de me cacher, juste pour la gale à Birkenau.

Je suis d'accord pour les wagons, pour le nombre important de déportées dans ces wagons.

Page 132 : je n'ai pas souvenance de la nourriture distribuée, la machine (l'eau), l'herbe d'accord. J'ai fait le voyage dans mon wagon avec, à côté de moi, une morte de chaque côté.

Page 133 : j'étais dans le même état.

Page 134 : je crois me rappeler que l'on est monté dans les camions. Des gens propres, gentils, les décrire ? Non – les blouses blanches<sup>3</sup>, oui – pas de souvenir pour la nourriture.

Page 136 : après je suis montée dans une pièce à l'étage. On était quelques unes. Une dame en blouse blanche me tâte le bras, d'abord on a eu une serviette, un lit, avec des draps – un peigne plein de poux, puis découverte du typhus et là comme Suzanne : baignoire, rasage en plein milieu d'une salle sur une table, on m'enlève les poils du sexe et les cheveux.

Page 138 : je suis, avec Victoire, à l'hôpital, les autres ?

Page 139 : c'est ce que j'ai entendu.

---

3 Sans doute la Croix-Rouge internationale.

Page 140 : peut-être, ce sont aussi mes dates.

Page 141 : concernant le colis, je me souviens de la Russe qui m'a pris les cigarettes.

Page 142 : je ne me rappelle de rien sauf de l'arrivée au camion

Page 143 : pour partir – on n'est pas venu nous chercher, mais avec Victoire, on a pris le camion.

Je me souviens du château mais pas de la nourriture, je me souviens également des draps pris dans les armoires et coupés pour en faire des pointes pour cacher nos cheveux rasés.

Pages 144-145 : pas de souvenirs, encore trop malade. Le centre d'accueil, oui, le lit, les cerises, pour le pain, moi aussi.

Vérification pour les identités oui, pas de souvenirs d'avoir changé de centre d'accueil – pas de passage à l'hôtel.

Page 146 : pas d'argent à Lyon<sup>4</sup>, au Lutetia et encore ?

Conclusion : personne à la gare de Lyon le 6 juin ?

Ginette Kolinka est rentrée par avion sanitaire à Lyon puis, après quelques jours, en train à Paris.

BIRNBAUM (Suzanne), *Une Française juive est revenue*, (document écrit en 1945), Paris, les Éditions du livre français, 1946, 199 p (réed. UDA/FMS, 1989, 2003).

Ginette Kolinka a été déportée avec son père, Léon Cherkasky, son frère, Gilbert, et son neveu, Georges Marcou.

---

<sup>4</sup> Ginette Kolinka est rentrée par avion sanitaire à Lyon puis, après quelques jours, en train à Paris.